

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3031. — 60^e Année.

SAMEDI 22 JANVIER 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



UN CURIEUX INSTANTANÉ DU GÉNÉRAL SARRAIL

Un de nos amis, qui revient d'Orient, nous apporte ce très vivant et très captivant portrait du général Sarrail, qui fut pris à Salonique, précisément le jour où le chef des troupes françaises, d'accord avec son collègue, le chef des troupes anglaises, ordonna l'arrestation des consuls étrangers qui pratiquaient sans honte et sans pudeur l'espionnage au profit de nos ennemis.



De Salonique nous arrive une nouvelle qui nous cause autant de joie que de fierté.

Le lieutenant Jean-José Frappa, — notre directeur — qui, sur le front occidental, après avoir été blessé en Woëvre, avait été l'objet d'une très flatteuse citation à l'ordre de l'armée, et avait reçu de ce fait la croix de guerre, vient encore, sur le front oriental, de se signaler par sa bravoure, son audace et sa vaillante activité au cours de différentes missions et reconnaissances dont il fut chargé.

Le général Sarrail lui a conféré la Croix, en accompagnant la décoration du libellé suivant : « CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR : le lieutenant de réserve d'infanterie Jean-José Frappa, de l'état-major de l'armée d'Orient. — Blessé et cité sur le front français, vient, en Serbie, de montrer encore les plus belles qualités militaires ».

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LEUR PIÉTÉ; LEUR PITIÉ.

Tout le monde connaît aujourd'hui, pour en avoir ri aux larmes, — quoique les circonstances prêtent peu au comique, — les prétentions de l'Allemagne qui se dit l'émissaire de Dieu, la nation évangélique par excellence, le peuple saint suscité par le Très-Haut, pour ramener sur la terre le règne de la douceur et de la mansuétude enseignées par les premiers apôtres. Un manifeste, désormais célèbre, publié par le *Neue Wiener Journal* s'exprimait naguère en ces termes qu'il faut citer scrupuleusement, sans y changer une virgule : « — De là vient la profonde piété de l'Allemagne. Le christianisme est pour la France une tradition abolie, pour l'Anglais une convention mécanique, pour le Russe une passivité stupide. Pour l'Allemand, il est ce qu'il doit être d'après son sens intérieur : un idéalisme agissant. L'Allemand est à la fois le plus grand idéaliste et le plus grand réaliste ; comme Jésus-Christ qui a été le plus grand idéaliste qui ait jamais vécu, et qui, à cause de cela, a été le plus grand conquérant. Ce sont là des vérités aussi vieilles que simples. Il est triste qu'une guerre soit nécessaire pour les répéter de nouveau à l'humanité. »

Et voilà ! Ne vous étonnez pas si la chose, au premier abord, ne vous paraît pas très claire : cette obscurité est la marque de tout écrit allemand. Pas un doktor, pas un commentateur, pas un professor d'autre-Rhin qui n'ait été, tout le long de son œuvre, à la recherche d'un *Fiat lux* qui ne vient jamais. Mais on démêle pourtant, dans ce pathos, que les Boches imaginent être les plus purs représentants de la doctrine de Celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres », les champions de la mansuétude et de la charité chrétiennes.

Or, voici comment ils savent mettre d'accord cette douceur et cet apostolat avec les pratiques barbares dont ils se sont rendus coupables et qu'ils ne cherchent plus à nier : en pleine cathédrale de Berlin, le docteur Rheinold Seeger, professeur de théologie catholique, prononça, ces jours derniers, ce prône effarant : « — Nous ne haïssons point nos ennemis ; nous suivons le commandement de Dieu qui nous enjoint de les aimer. Mais nous considérons que nous faisons œuvre d'amour en les tuant, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons... L'Allemagne aime les autres nations, mais elle les châtie pour leur bien ».

N'allez pas croire, au moins, que ce digne professeur de théologie avait, le jour où il éructa ce discours, bu un coup de trop et qu'il fut ivre. Non, son thème n'étonna aucun de ses auditeurs, étant celui de tous les prêches qui tombent aujourd'hui des chaires allemandes. Si vous ne m'en croyez pas, vous ajouterez foi peut-être à cette citation, — textuelle, — d'un sermon récent du pasteur Fritz Philippi : ce saint homme s'exprima de la sorte : « — C'est précisément à cause de notre pureté que nous avons été choisis, nous autres Allemands, pour punir les envieux, châtier les méchants et pour frapper de l'épée les peuples pécheurs. La mission divine de l'Allemagne, mes frères, est de crucifier l'humanité. Par suite le devoir des soldats allemands est de frapper impitoyablement ; ils doivent tuer, ils doivent brûler, ils doivent détruire ; les demi-mesures seraient impies ; ce doit être une guerre sans pitié ».

Voici encore, s'il fautachever de vous convaincre, l'homélie du pasteur Löbel, de Leipzig. Ce Fénelon du massacre déclare, du haut de la chaire de vérité, que : « l'Allemagne défend la vraie religion : ses ennemis sont ceux de la chrétienté. C'est dans cette certitude que nous devons nous réjouir et être heureux quand nos engins de guerre abattent les fils de Satan et quand nos merveilleux sous-marins, instruments de la vengeance divine, envoient au fond des mers des milliers de non-élus. Nous devons combattre les méchants par tous les moyens : leurs souffrances doivent nous être agréables ; leurs cris de douleur ne doivent pas émouvoir les sourdes oreilles allemandes. Point de quartier pour les Français, les Anglais et les Russes et tous les peuples qui se sont donnés au diable : ils sont condamnés à disparaître par sentence divine ».

Je me demande quelle peut être l'attitude des dévots qui, venus à l'église ou au temple, pour y prier Dieu, et implorer sa miséricorde, entendent leurs prêtres se livrer à ces fantaisies d'éloquence sans précédents ni modèles dans aucune histoire. Jamais, ni à l'époque des guerres de religion, ni même à celle des persécutions de l'antiquité, orateurs ne parlèrent pareil langage, et pour que l'assistance ne se soit pas révoltée et n'ait pas hurlé d'horreur à de tels encouragements au massacre, il faut que toute l'Allemagne soit devenue folle, folle de peur, de rage, d'humiliation, et d'espoirs déçus.

D'ailleurs ces évangéliques admonestations portent leurs fruits : les douces ouailles des apôtres Löbel, Philippi, Seeger et autres, suivent docilement les préceptes qui leur sont enseignés au nom du Seigneur. Ils mettent docilement en pratique ces instructions, et croyez bien qu'ils n'ont pas besoin, pour cela, de forcer leur nature. Les sermoneurs les plus éloquent auraient beau recommander à des Français de « se complaire au spectacle des souffrances de leurs ennemis », et de « ne point s'émouvoir à leurs cris de douleur », nos poilus n'en seraient pas moins pitoyables et compatisants, et je crois bien que ce sont les prédictateurs coupables de telles admonestations qui seraient tout d'abord plus vertement houssiliés. Pour les Boches, c'est bien différent : leur barbarie ne demande qu'à être excitée : un mot d'encouragement suffit pour les transformer en brutes et si vous imaginez qu'il y a là quelque exagération, reprenons le récit du *grand blessé* dont je vous contais, l'autre jour les souffrances. La suite de son récit, indéniablement authentique et manifestement modéré, vient de paraître au *Correspondant*, et voici ce qu'on y rencontre. Transporté du champ de bataille dans un hôpital de Metz, le pauvre garçon a été opéré : on lui a coupé la jambe gauche. Cette amputation était-elle indispensable ? peut-être non ; mais le major prussien l'a décidée, par

ordre supérieur ; il n'en a rien caché au patient lui-même : « — Vos médecins, en France, a-t-il dit, amputent à plaisir nos blessés allemands. Nous avons les lettres écrites. C'est vrai. Nous sommes sûrs. Alors on va faire pareil. Nous avons reçu l'ordre de couper sans hésitation, en mesure de représailles, tous les membres atteints. Nous ne devons plus conserver ». Et il ajouta : « — Ce sera pour demain ».

Au jour dit, l'amputation est faite par le chirurgien ? — Non ! — par des aides. L'os est cassé dans la plaie : il faudra recommencer. Pourtant, après quelques jours de fièvre, la forte constitution du blessé l'emporte : le voici en voie de guérison. Dans quel cauchemar va-t-il vivre ? cet hôpital de Saint-Clément, sur lequel il a été évacué, est un enfer dont les infirmiers sont les démons.

Mais voici qui est à peine croyable : notre amputé est tenu à l'œil, parce qu'il n'a pu — parce qu'il n'a pas voulu dissimuler son amour et son culte pour la France : il s'est plaint, assure-t-on, de la nourriture insuffisante distribuée aux malades : cet esprit de révolte lui a valu trois jours de *bouillon blanc*, c'est-à-dire d'eau claire, et une admonestation sévère du chirurgien directeur, en lui disant : « Vous serez puni ! »

Et voici le châtiment qui lui est réservé : un matin, il est appelé au pansement. Le chirurgien, Herr W... est là, l'œil sournois, la bouche contractée par un ricanement de mauvais augure : son ressentiment dure encore. Mais je crois préférable de citer sans y changer un mot le texte même du récit : « — Ma blessure est à nu, presque close déjà : la chair, très rétrécie, apparaît saine et rouge. Plus de suppuration, Herr doktor me fait un signe. Je grimpe sur la table. Il se sert de ses pinces, farfouille dans la chair, fait saigner la blessure, s'acharne sans répit. De minute en minute, il se tourne vers moi : « — Douleur, monsieur le patriote ? » Je lui fais non de la tête. Et l'opération continue. Il frappe avec sa pince sur le saillant de l'os. La douleur est atroce. J'ai crispé mes mains sous la table. Je ne veux pas crier et je me sens pâlir. La question se répète. Au fond du regard vert point la lueur mauvaise : « — Douleur ? Non ? Pas encore ? » Je secoue la tête avec rage. « — Oui, je sais, les Français ont beaucoup de courage. Mais nous voulons le voir ». Il a pris à deux mains la chair, rapproché les lèvres sanguinolentes : il serre maintenant, et de toutes ses forces, dans un mouvement de torsion. Une sueur froide m'inonde. J'ai fermé les yeux brusquement pour éviter le regard de cet homme. La torsion continue ; la cicatrice, large au bord, se déchire bientôt. Les deux mains sont rouges de sang : le docteur a l'air d'un boucher. Et toujours il demande : « — Douleur... ? » Par un effort suprême, je redresse mon torse et, si ma voix tremble, du moins ce que je dis sonne simplement, gravement : « — Un Français supporte le mal quand il est nécessaire. Celui-ci l'était-il ? Je crois que non, monsieur. Mais Dieu vous jugera ». Le docteur rit haut et très fort : un confrère survient, — le docteur K... — on le met au courant. Il s'amuse beaucoup. Il éprouve le besoin d'ajouter quelque chose : « — Utile ou inutile, cela nous regarde, nous seuls. En tous cas celui-ci se souviendra de nous. C'est ce que nous voulons. Estimez-vous heureux de vous en tirer à ce compte. Une jambe, c'est peu. S'il dépendait de moi, vous auriez perdu les deux jambes ».

Fanfaronnades de carabins en délire, dirait-on ; *bluff* de cruauté, ostentation de brutalité cynique ? Non pas. Mais sauvagerie voulue et commandée, ignoble vengeance de barbares, faisant expier à des blessés les déceptions teutonnées et passant sur ces malheureux leur rage de se sentir perdus. L'ordre vient de haut : il est exécuté avec volupté ; il tombe de la chair sacrée : « la souffrance de nos ennemis doit nous être agréable », prêchent les ministres du dieu allemand. Et ceci explique tout : la discipline accomplit son œuvre. Piété, pitié, mots vénérables, sentiments sublimes, que depuis la naissance du monde l'humanité considérait comme le dernier refuge, assuré et inviolable, des abandonnés et des moribonds, comme le tribunal de suprême appel, toujours exorable, des désespérés ; piété, pitié, voilà ce que l'Allemagne, à jamais déshonorée, a fait de vous !

G. LENOTRE.



PAYSAGE DE GUERRE. — C'est en Belgique, non loin de ces rives de l'Yser où se livrèrent les plus furieux et les plus héroïques combats que le monde ait jamais vus. Dans le calme relatif qui règne maintenant là-bas, la nature dévastée s'assoupit, et rien n'est plus triste, plus angoissant, ni plus rassurant que ces ruines contre quoi s'est échoué le génie sauvage d'un peuple assoiffé de sang et de conquêtes : Là, la civilisation a triomphé des barbares.



LA TENUE PRATIQUE DE L'AGENT DE LIAISON. — Deux sacs à sable en guise de culotte; aux pieds de vagues espadrilles; voilà la mise qu'on a reconnue la meilleure. C'est qu'on rencontre plus de boue que de macadam dans les boyaux, dans les tranchées et dans les petits sentiers campagnards. Rentré dans les lignes, on enlève sa défroque, on prend un hâtif bain de pied et l'on peut revêtir à nouveau les effets ordinaires que l'on retrouve à peu près secs.



L'OFFICIER MODERNE. — L'hiver 1914-1915 a été une période d'enseignement pour nos admirables troupiers. Durant ce temps ils ont certes beaucoup appris !... Aussi, maintenant, profitent-ils de l'expérience acquise. Ils préservent leur tête des balles, leurs yeux et leurs poumons de l'influence néfaste des gaz délétères, leur poitrine du froid, leurs jambes de l'eau. Chaque partie de leur corps est recouverte du vêtement qui lui convient le mieux. Précieuse découverte et excellente invention : nos guerriers ont avec eux de braves toutous qui constituent les plus vigilantes des sentinelles.

JOURS DE GUERRE

Guillaume II, atteint d'un mal implacable, vient de passer quinze jours dans une chambre du palais impérial sans pouvoir faire d'apparition en quelque éclatant et théâtral uniforme, à la réouverture de la Diète de Prusse ou dans les parages d'une action engagée par Hindenburg ou Mackensen...

Déjà, le kaiser avait, à maintes reprises, impressionné son entourage avec le spectre de ce cancer à la gorge. C'est d'un mal analogue que mourut son père, qui n'eut pour règne qu'une agonie de six mois. Ce poison implacable, — sur la réalité duquel certains doutent encore parmi nous, et dans le monde médical même, le cancer n'étant pas héréditaire, — cette maladie évoque dans ma mémoire un matin de Naples, en mars 1904, où je vis de très près et assez longuement le kaiser.

Il était huit heures du matin, devant l'aquarium fameux, sur le bord de la mer. Personne que le conservateur n'avait été prévenu. Cet aquarium, Guillaume II s'y intéressait, il avait fait circuler une liste dans son entourage qui avait réuni, d'Eulenbourg à Krupp, plus de cent mille marks, afin de permettre l'agrandissement des constructions.

...Les souverains ont souvent d'étranges manies et cet empereur allemand que, depuis son arrivée à Naples sur le *Hohenzollern*, je n'avais pu apercevoir encore que d'une barque, le jour de son arrivée, car malade de la gorge, il ne descendait jamais à terre, cet empereur pris de passion pour cet aquarium me faisait redouter plus encore la banale incongruité que l'ennuie de ses tortues et de ses hippocampes.

Le précieux ami qui m'a fait pénétrer dans le petit monument où le jour ne glisse que tamisé par l'eau, comme au fond d'une grotte, m'avertit que l'empereur, amené par un *steam-launch*, vient de mettre pied à terre.

Guillaume II ! Je l'avais entrevu sur le pont de son yacht, le matin de l'arrivée, costumé en amiral, la poitrine barrée d'un cordon et recevant les compliments embarrassés des autorités venues lui souhaiter la bienvenue dans les eaux napolitaines, tandis que les cuirassés gris lancerent leurs salves fumeuses et que la poudre grondait en signe d'allégresse. Puis, la pluie était tombée, la barque m'avait ramené dans l'arsenal, où un débarcadère tendu de calicot orange et gardé militairement attendait les semelles impériales.

Guillaume II, ce matin de la visite à l'Aquarium, est vêtu d'un veston, sous un manteau brun, et coiffé d'un feutre gris. Deux personnes seulement l'accompagnent. On a refermé les portes. Il fait une pénombre vert clair, d'un ton faux. L'empereur est droit, ses épaules sont larges, sur les dalles, ses pas martèlent de glaciaux échos, qui dominent le choeur en sourdine des autres pas. Je l'avais cru plus grand. Je l'imagine, d'après des racontars, dégagéant je ne sais quelle lumière qui devait contraindre à baisser les yeux. Il marche lourdement. Il a glissé ses mains dans les poches de son manteau. Il rit fort. Il semble sous son feutre quelque brasseur munichois auquel un louche camelot viendrait offrir des cartes transparentes.

Il s'est penché vers les vitres du diorama aquatique. Des éclairs d'argent traversent la profondeur opaque et translucide. Quels monstres ; quelles fleurs, que j'aurais cru pétrifiées, et dont les pétales sont des infusoires vibrantes. Le mystère des profondeurs inconnues semble ramassé là, comme dans une goutte d'eau vue au microscope, l'infini des invisibles.

Arcencielés des plus hautes nuances du ciel, le dos zébré de rayons d'une lumière azurée ou de ce rose que l'aurore projette au sommet des glaciers, ailés comme la chauve-souris, la tête convexe, les yeux hors du front, échappés des rêves d'un fumeur d'opium, les monstres les plus imprévus passent et repassent... Ailleurs, des poissons rouges se pétrifient, flottant parmi des blocs de pierre déjàponce et roc eux-mêmes. Les plus jeunes rapides, d'un beau ton vif de corail, les autres séchés, paralysés, les nageoires durcies et grises comme de la lave. De minuscules crustacés les chevauchent. Ces poissons vivent-ils depuis cent ans ou bien davantage ? De petits crabes ont insinué leurs pinces sous leurs nageoires et dans le globe

même de leur œil déjà vidé... Au terme de leur existence, les poissons pétrifiés, aveugles, et qui ressemblent à la pierre rongée des gargouilles gothiques, ne remuent plus et aucun symptôme ne saurait exprimer s'ils vivent encore ou s'ils sont définitivement privés de sens. Ce sont de grands vieillards. Ils ont connu avant la captivité, dans les régions des tropiques, sous les couches mouvantes des mers, les reflets de ce soleil qui, là-haut, sur la terre éclairait dans les plaines du Piémont et de la Lombardie, sur les champs de Dantzig, sur les rives de la Vistule les victoires de Napoléon. Un matin, le même soleil qui faisait luire ces écailles à présent durcies, fut celui d'Austerlitz.

Guillaume II ne parlait plus... Peut-être ses pensées, remontant le cours des années, rassemblaient-elles au-dessus de cet étroit aquarium, où sont réunis en miniature la splendeur et l'effroi des mers, les galops trépidants des armées victorieuses que faisait scintiller un soleil qui put être perçu à travers l'écran des eaux par ces poissons archicentenaires, dans leur lointaine et inutile existence.

L'empereur, qui s'était redressé, ne semblait plus entendre ce que lui disait son guide.

Encore quelques monstres et, pour finir, dans le dernier casier de verre, dans le dernier diorama un poulpe, spécimen incomparable d'horreur. On croirait quelque parachute opaque aux sombres pointes étalées. Les chairs molles se soulèvent, se gonflent, les tentacules se déplient, hésitantes, comme palpant les pores de l'eau... Au centre, une poche s'ouvre, respire; deux yeux s'en détachent, le parachute oscille et se replie.

Un indicible sentiment de frayeur et de dégoût s'empare de celui qui reste, fasciné, à contempler les allures du vampire marin... Guillaume II s'était arrêté. Je le voyais de profil, puis de trois quarts, éclairé par les reflets verts et blémisants de l'eau. Des ombres cendrées, morbides, creusaient les joues, emplissaient de mystère l'arcade des sourcils. Depuis son arrivée à Naples, on ne parlait que de la mauvaise impression produite sur ceux qui l'avaient approché par le changement survenu dans toute sa personne.

D'un geste brusque, il arrêta le conservateur qui s'apprêtait à lui offrir quelques explications. Un invisible comparse, placé sur le toit, lançait au poulpe un appât fixé à une cordelette et tentait avec adresse d'empêcher les longues antennes chargées de ventouses de l'atteindre. La bête surprise ramenait sous sa poche contractée les souples lassos de chair... Dans l'eau couleur de sardoine, pendant quelques secondes, l'appât errait. Le poulpe le suivait, lourdement, convulsivement... J'évoquais les sabbats de certains peintres flamands, du chanoine Bosch, entre autres...

Les yeux fixes, Guillaume II regardait; un trait partant des narines lui barrait la joue. Il avait porté sa main droite à sa gorge, dans un de ces mouvements nerveux des malades, qui, sous une impression violente, mettent impulsivement en défense la partie de leur individu qui est atteinte et dont ils ont le plus récemment souffert.

Le poulpe avait fini par happer l'appât et venait de s'envelopper dans ses ondulantes ailes de chair. Le kaiser, le front baissé, suivait encore les derniers frémissements du monstre. Cette scène n'avait duré que quelques minutes; il me semblait, cependant, que des heures s'étaient écoulées, ineffaçables de la mémoire...

La bête qui digère ne forme plus qu'un tas sombre dans l'eau verte, parmi les herbes marines. L'empereur d'Allemagne reprenant son assurance éprouve le besoin d'entendre parler autour de lui, il tourne la tête vers ses suivants... Pourtant, il ne pouvait plus prêter attention maintenant à aucun autre échantillon de la vie sous-marine, ni aux minces serpents formés d'une unique et frémissante cellule, qui sont peut-être la forme du premier atome vivant que la Terre ait connu, ni aux voraces chrysanthèmes, qui engloutissent des crabes minuscules dans le cœur de leur corolle hérissee...

Les gardiens rouvrirent les portes fermées. Dehors, on avait connu la visite impériale. Une foule impatiente attendait. Le grand jour d'un radieux matin de printemps napolitain frappa Guillaume II en plein visage. Et, tandis que sur l'ardent azur, glissaient les esquifs disloqués d'une caravelle de nuages, je m'aperçus

que l'ombre qui cernait les yeux, faisait saillir les maxillaires, n'était pas dûs seulement aux clartés passant à travers l'eau prisonnière.

L'empereur s'éloigna. Son large torse, comme élargi encore par un tailleur prévenu, sa lourde démarche, son feutre de voyageur Cook, s'en allèrent vers la chaloupe.

Aujourd'hui que le mal est revenu, tenace, peut-être plus impitoyable que lors de ces premières atteintes, je revois cette visite d'une manière étrange et ce départ vers le yacht... L'image de Lohengrin et de son cygne était passée dans mon esprit... Après tant de monstres de l'aquarium fameux, tandis que malade, Guillaume regagnait le *Hohenzollern* sur l'eau berceuse, le cygne de carton et de zinc, m'apparaissait ridicule, mesquin et sinistre, — comme tout accessoire de théâtre qu'on s'avise de reprendre aux feux mystérieux des rampes pour le camper en plein soleil.

**

MARDI. — J'ai voulu voir une gare, ce matin, dans le mouvement du départ de la classe 1917. Ces élans, qui soulèvent une si grande partie de la population et atteignent si profondément toutes les classes, offrent des tableaux qui méritent qu'on leur accorde quelques moments.

Nous avons revu là des *instantanés* qui ne s'effaceront jamais du souvenir, des étreintes, auxquels les premiers jours d'août 1914 étaient déjà liés. Mais, cette fois, après un an et demi de guerre, il y a dans l'ensemble un air d'accoutumance; les portes par lesquelles se sont engouffrés tant et tant d'hommes en armes, vêtus d'uniformes dont nous avons vu bientôt les rouges disparaître, tout le clinquant s'effacer, les casques et les boutons ne plus luire, les portes ont l'air d'avaler toute cette jeunesse, cette armée de dix-huit ans, ces guerriers imberbes et juvéniles, comme une nourriture habituelle. Nous avons vu tant et tant de soldats dans les gares, d'hommes en armes, — en province on ne voit même plus d'hommes que dans les gares, — que nous n'imaginons plus les quais de Saint-Lazare ou de Montparnasse fréquentés par d'autres voyageurs.

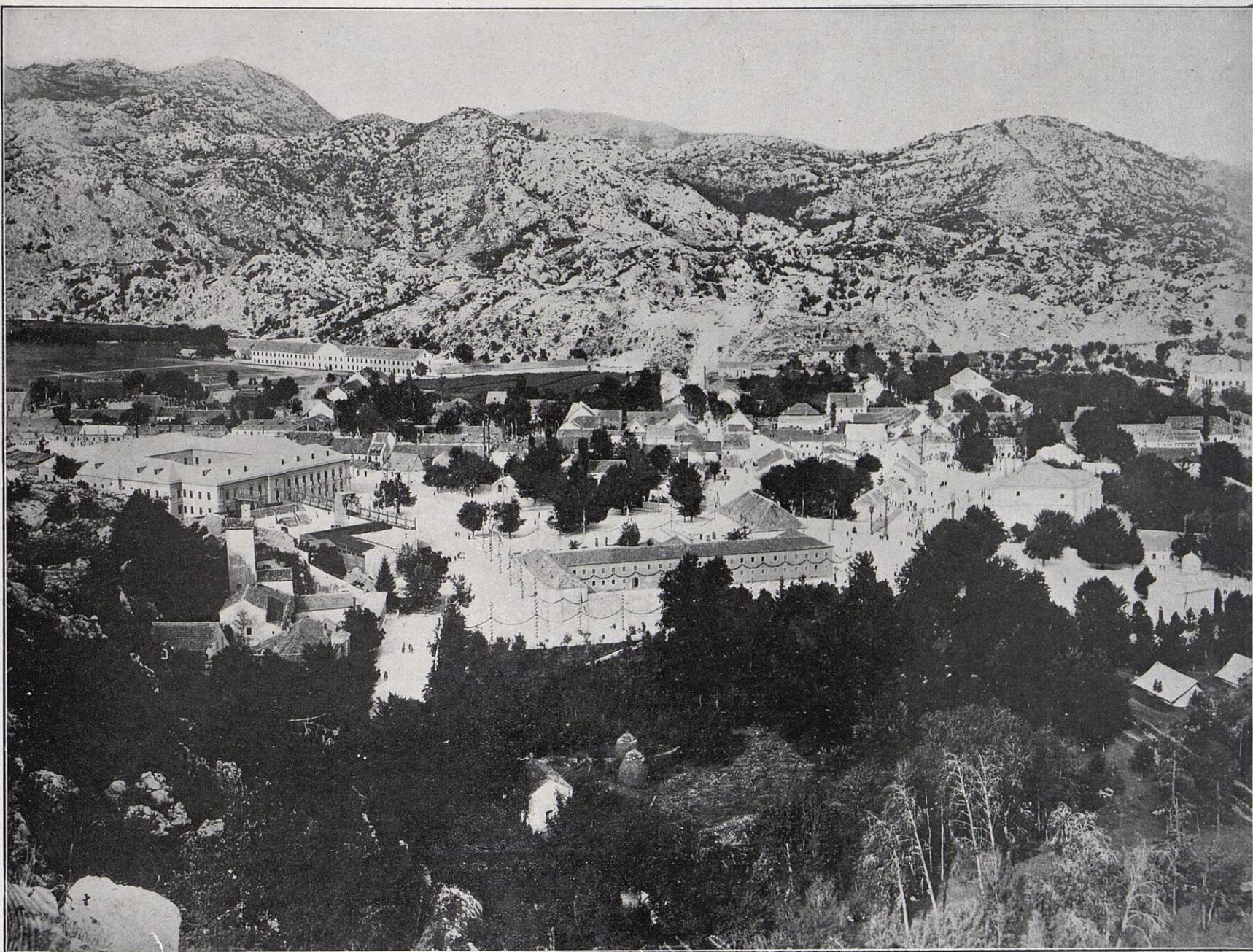
Ce matin, la gaîté de ces partants est bien reconfortante, même les plus mélancoliques s'efforcent de paraître souriants. Les casquettes de voyage uniformisent déjà presque complètement ce grand flot agité. On croirait que les jeunes gens se sont donnés le mot, les feutres mêmes sont très rares. Avant le seuil de la gare, les enfants que leur mère, que toute la famille, parfois, avait tenu à accompagner, doivent se laisser embrasser une dernière fois, s'élançer, seuls, enfin, au devant de la vie, de l'inconnu... Les mères... J'en vois auxquelles je voudrais tant parler. Je les imagine, dans quelques minutes d'ici, regagnant le logis, la maison qui va leur paraître vide, courant à la chambre, au lit défait, au nid. Leur amour n'est-il pas le plus fort et le plus naturel de tous les instincts ? De quel regard, elles suivent une femme d'âge égal au leur portant des vêtements, un voile de deuil ! Cette autre elle-même pleure peut-être la mort d'un fils... La mort d'un fils ! Et je pense à toutes leurs pieuses précautions pour conjurer le mauvais sort, à leurs touchantes superstitions, leurs vœux... Le premier vendredi de janvier, ne les ai-je pas vues, au Sacré-Cœur de Montmartre, après avoir bravé les intempéries d'un triste après-midi, se prosterner au-devant des brasiers de cierges allumés ? Que de calvaires elles ont gravi déjà... Leur cœur n'a sans doute tant de facultés d'amour que pour affronter avec plus de courageux aveuglement le péril continual...

Les soldats de demain s'envoient vers les trains, à peine moins insouciants qu'hier, avec leur fierté d'homme qui va faire son devoir. Ce n'est plus la gare Montparnasse, le boulevard, la place, l'embouchure de la rue de Rennes qu'on a devant les yeux, mais des immensités pareilles aux sables et aux océans... Cet essaim d'enfants qui abandonne la ruche des mères, ne forme qu'un coup d'aile de plus au long de l'éternité.

Mais, les larmes, éternelles aussi, sont heureusement, là, pour marquer de leur brûlure, que, — si le sentiment que rien ne dure, que rien ne commence et ne finit, ne saurait nous soulager, — elles sont en nous, fidèles, intarissables...

ALBERT FLAMENT.

Reproduction et traduction réservées.



AU MONTÉNÉGRO. — Cettigné, la capitale du petit Etat qui vient de passer aux mains des Austro-Allemands. Connaissant le pays terriblement accidenté au milieu duquel cette ville est située, sachant la valeur farouche des braves Monténegrins, on eut pu espérer que la cité ne serait jamais conquise.

LA PRISE DU MONT LOVCEN ET L'OCCUPATION DE CETTIGNÉ

Ce ne sont que cris d'allégresse à Berlin, pour une nouvelle conquête sans gloire, lorsqu'il s'agit d'un petit état du nombre de ceux auxquels l'Allemagne refuse le droit à la vie et qui, selon son programme, sont appelés à disparaître. Après la Belgique, après la Serbie, voici à son tour le Monténégro envahi, et les troupes ennemis occupant Cettigné, comme elles occupent Bruxelles et Belgrade. Reste à savoir si elles s'y maintiendront longtemps. La question vaut qu'on la retienne et les neutres, en s'en préoccupant, nous en font entrevoir une heureuse solution pour nous. C'est ainsi que l'on peut lire l'appréciation suivante dans un grand journal espagnol.

Il semble que l'Allemagne soit arrivée à la situation où se trouverait un potentat au milieu du désert : toutes ses richesses ne lui serviraient à rien. L'Allemagne a beaucoup détruit, elle a causé de grands dommages à ses ennemis, elle leur a ravi de riches terres. Mais à quoi tout cela doit-il lui servir si elle ne peut détruire les propriétaires de ces terres, qui se préparent sans cesse pour la revanche devant marquer fatalément la seconde phase de la guerre ?

L'Allemagne est perplexe, après avoir asséné la série de coups que son état-major avait déterminés d'avance. Elle semble comme désorientée, cherchant le point faible de l'ennemi par où elle puisse réaliser une nouvelle avance qui est la raison d'être de toute sa machine de guerre. Si l'Allemagne, seule ou avec l'appui de ses



Les canons monténegrins n'étaient certes pas de bien terribles instruments de guerre, mais dans un pays fort mouvementé ils effectuaient une très utile besogne.



SALONIQUE ET LE CAMP RETRAÎNÉ DES ALLIÉS EN ORIENT
Notre carte montre les positions occupées par les armées alliées en Grèce. Tandis que les Bulgares se massaient entre Guevgueli et Doiran, tandis que les Allemands concentraient leurs troupes dans la région de Monastir, — sous l'active et vigilante direction du général Sarrail et du général anglais Mahon, les Alliés se livraient à des travaux de fortification que l'on déclare absolument remarquables. La position de notre armée est réellement très forte. Une chaîne de collines, au-delà de laquelle s'étend la plaine immense, protège Salonique dans un rayon de quelques milles. A l'Est, des lacs et des marais constituent une puissante défense naturelle. Dans l'enclave qui constitue le camp retranché franco-anglais, plus de quatre-vingts kilomètres de route ont été construits; de toutes parts on a creusé des tranchées, établi des abris, pallié des réseaux de fil de fer barbelé et disposé des batteries. Troupes, artillerie et munitions continuent à arriver.



LE MONTÉNÉGRO SOUS LA DOMINATION ÉTRANGÈRE. — Bien que décimés par plusieurs années de guerre, bien que mal armés et insuffisamment ravitaillés, les Monténégrins ont, durant quelques semaines, vigoureusement tenu dans leurs montagnes et montré une fois de plus leur bravoure légendaire.

alliés, ne sort pas bientôt de sa perplexité et n'entreprend pas une autre offensive à large envergure, elle perd la sympathie du public qui la suit émerveillé par ses terribles actes de force. Si dans les Balkans, pas plus qu'ailleurs, elle n'arrive à faire un pas, il faudra convenir que nous en avons fini avec cette Allemagne des grandes offensives et que, pour elle, a sonné l'heure du déclin. »

Entrevue de la sorte, la victoire que l'on célèbre si bruyamment sur les bords de la Sprée n'a plus la conséquence que l'on s'y efforce de lui attribuer.

En Italie, où le Monténégro est doulement sympathique à la population, puisque la reine est la fille du roi Nikita, et aussi parce que les relations entre les deux pays ont toujours été des plus cordiales, on envisage la leçon qu'il faut tirer de l'événement et l'on se prépare activement à prendre enfin dans l'expédition balkanique le rôle important que commandent les intérêts italiens.

Si nos alliés de la Péninsule n'ont pu porter un secours efficace aux Monténégrins, c'est que le temps leur manquait pour transporter sur les lieux l'armée de plus de deux cent mille hommes qui aurait été indispen-

sable pour agir efficacement. Ayant reconnu que la politique balkanique des alliés a, pendant trop longtemps manqué de la cohésion et de l'unité de vues que réclamait la situation, le ministre Barzilaï a déclaré que désormais « l'ennemi commun ne pourra plus escamper une insuffisante coordination d'énergies matérielles et morales, si supérieures aux siennes ». Et il a ajouté que le sort du Monténégro sera réglé à la paix. Ces jours passés, un notable Monténégrin, assurait que le roi Nikita était résolu à combattre « jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière cartouche », les dernières nouvelles nous feraient envisager de façon différente le rôle que le vieux souverain a tenu en cette affaire, en se mettant d'accord avec les Autrichiens pour cesser les hostilités et entamer des négociations de paix.

Les paroles du comte Tisza, président du Conseil, ont révélé à la Chambre des Députés hongrois que l'ouverture de ces négociations datent du 13 janvier et qu'elles ont abouti à une capitulation sans conditions.

Devant un acte aussi déconcertant, il convient de ne point en vouloir au peuple monténégrin avant d'avoir tous les renseignements qui peuvent nous éclairer complètement. Les dé-

pêches paraissent contradictoires. Attendons des nouvelles sûres.

Pour sauvegarder sa dynastie et ses sujets, le vieux souverain céderait à un ennemi plus puissant, comme avant lui l'avaient fait, devant l'écrasante supériorité des Turcs, ses devanciers. Voilà qui jette la pleine lumière sur les actes préparatoires de ce dénouement : le récent changement du ministère monténégrin ; les malentendus entre le gouvernement monténégrin et le gouvernement serbe ; l' entrevue du prince Pierre de Monténégro et de l'ancien attaché militaire d'Autriche ; l'occupation de Scutari par les troupes monténégrines sans l'aveu des Serbes ; enfin, dès le début de la guerre, les soupçons que le Monténégro inspira aux autorités ayant mission d'assiéger le port autrichien de Cattaro.

Ainsi que le fait remarquer notre confrère *l'Echo de Paris*, le Burgrave des Montagnes-Noires n'aurait pas compris que la force d'une nation moderne est dans la conscience de chaque citoyen, bien plus que dans les calculs des monarques et qu'à notre époque, la seule servitude irréparable est celle qui est acceptée : celle qui dégrade la conscience.

D'après les détails qui nous sont

parvenus, les Autrichiens ont employé cinquante mille hommes à l'attaque du Mont Lovcen, et cette attaque qui a eu lieu de trois côtés, leur a coûté des pertes énormes.

Ce mont, situé à quelques kilomètres de la petite capitale monténégrine, domine de près de 2.000 mètres, la rade de Cattaro qui peut abriter vingt flottes et qui, du côté de la mer, est inabordable. On conçoit l'importance qu'attachent les Autrichiens à cette position, d'où ils rêvent à l'empire de l'Adriatique.

Quant à Cettigné, occupée par eux à l'heure actuelle, cette petite capitale de trois mille habitants est située à trois cent quarante mètres d'altitude et de tous côtés entourée par des montagnes. Ce n'est pas la première fois qu'elle subit un sort analogue à celui qui lui est imposé aujourd'hui. Les Turcs s'en emparèrent jadis, à trois reprises différentes, au cours des guerres séculaires qui éprouvèrent ce petit peuple énergique et courageux. Puisse-t-il, à l'exemple des Belges et des Serbes, ne pas se laisser accabler, si cruelle que soit l'épreuve, et conserver la foi dans les revanches qui le rétabliront dans ses droits et lui rendront son indépendance.

P. DE C.



Dans les tranchées de première ligne, à l'abri des gabions et des sacs de terre, nos braves poilus lisent tranquillement, philosophiquement leur journal, à quelques cinquantaines de mètres de l'ennemi qui occupe la crête que l'on aperçoit à l'horizon.



AUX ÉPARGES. — Un boyau de communication aboutissant à un ravin célèbre, où l'on se tua furieusement de part et d'autre, pendant des semaines. De l'autre côté du val, un village de gourbis.



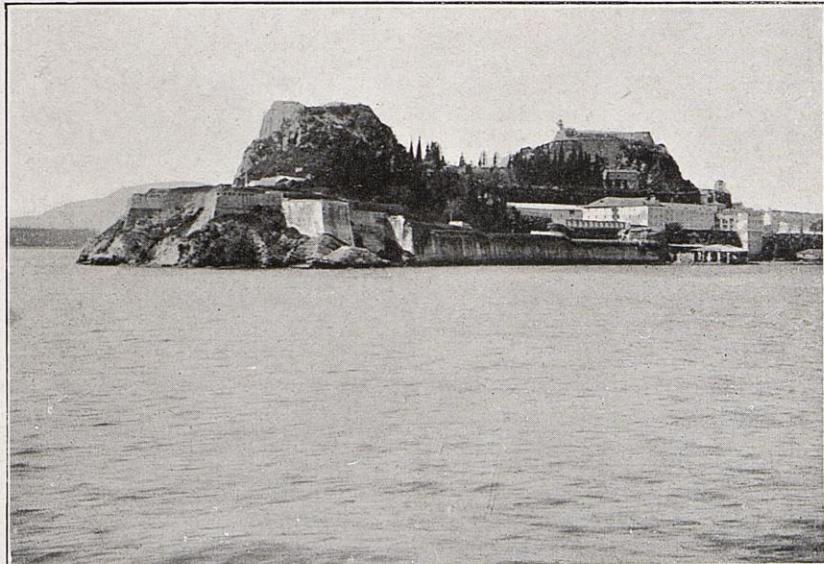
CONTRE LA CONSCRIPTION — Les deux vues que nous donnons dans cette page sont plus éloquentes que de bien longs articles pour nous édifier sur les sentiments interventionnistes de nos alliés. Voici l'aspect d'un meeting tenu à Hyde Park, pour protester contre la conscription.



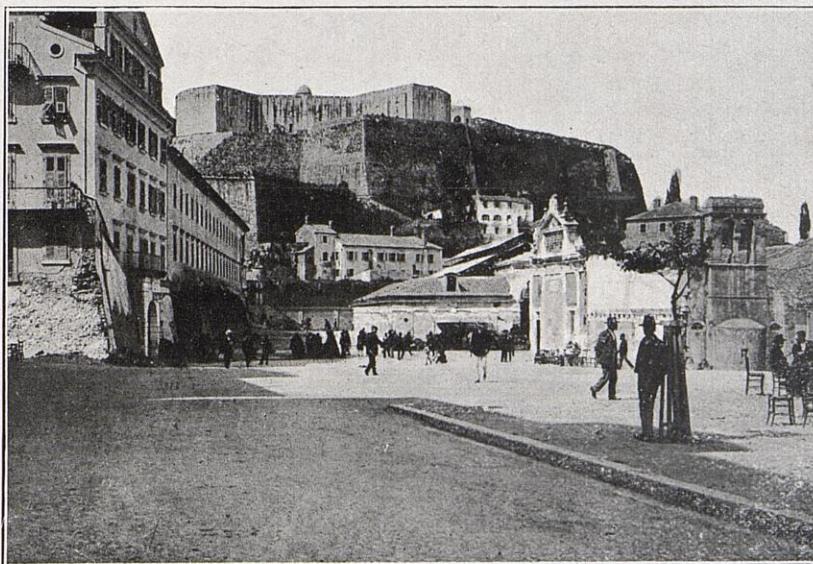
POUR LE SERVICE MILITAIRE. — Par contre, voici un tableau de l'enthousiasme que déchaînent, lorsqu'ils se promènent par la ville, les recruteurs, les représentants de lord Derby, les partisans du service militaire.
ENROLEMENTS ET CONSCRIPTION EN ANGLETERRE



CORFOU, ASILE MOMENTANÉ DE L'ARMÉE SERBE — Les Alliés viennent d'emprunter momentanément, à la Grèce, l'île de Corfou, pour y installer l'armée serbe. Corfou, jusqu'ici — et en particulier les îles d'Ulysse que nous donnons ici — servaient de lieu de ravitaillement aux sous-marins allemands.



La citadelle de Corfou, vue de la mer.



Le quai du débarquement; la poste; le grand port.



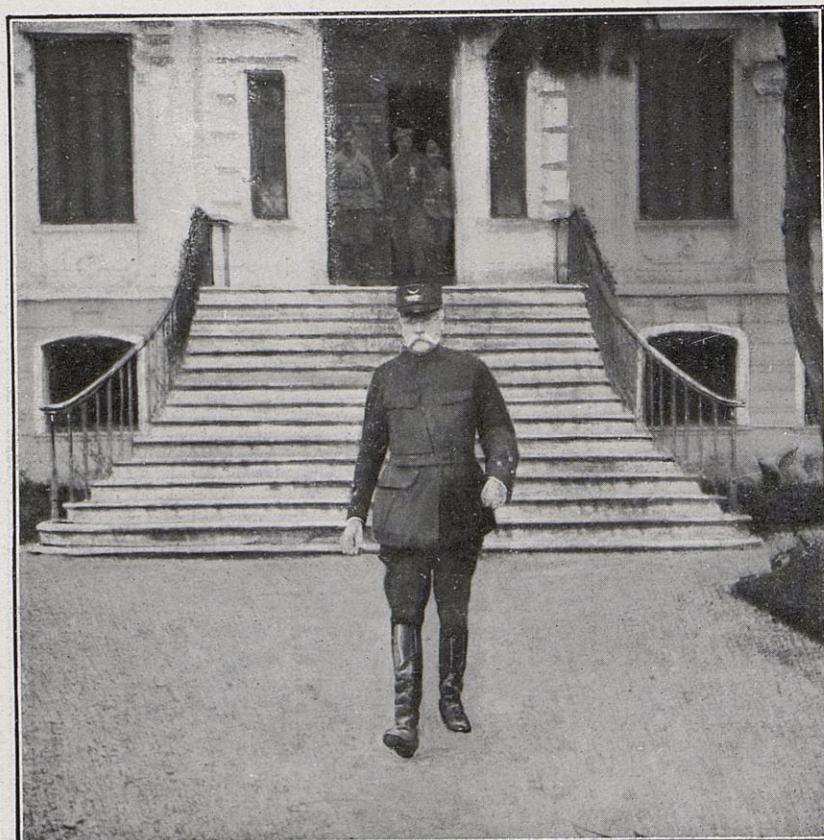
Le chemin, tout bordé d'orangers et d'oliviers, qui mène à l'Achilleion et qui est déjà une paradisiaque promenade.



L'Achilleion, palais idéal et superbe, que l'empereur d'Allemagne possédait depuis plusieurs années en ce site radieux. (Clichés M. Meys.)



AU CONSULAT ALLEMAND. — Relève de la garde anglaise, qui a pris possession de cette maison où les agents du gouvernement allemand pratiquaient l'espionnage le plus effronté.



Après l'arrestation du Consul, le général Sarrail quitte le consulat bulgare où il vient de faire une rapide perquisition.

L'ARRESTATION DES CONSULS ENNEMIS A SALONIQUE



Soldats écossais gardant le consulat bulgare après l'arrestation du Consul et son embarquement sur un navire allié, dans le port de Salonique.



AU CONSULAT D'AUTRICHE. — Après l'arrestation du Consul, un soldat de nos troupes coloniales vient d'être mis en faction sur l'embarcadère particulier du consulat. Dans le fond de notre photographie, on distingue le panorama de Salonique.



Le petit jardin du consulat allemand après l'arrestation du consul Walter, qui pratiquait officiellement l'espionnage pour le compte de son gouvernement.

L'ARRESTATION DES CONSULS ENNEMIS A SALONIQUE



Le jardin du consulat d'Autriche. Le linge du consul et de sa maison continue à sécher sous la garde de nos soldats.

ÉCHOS

A L'ORDRE DE L'ARMÉE.

Le général commandant la ...^e armée cite à l'ordre de l'armée, à la date du 7 novembre 1915 :



LE CAPITAINE UTTEWEILLER

« Uttenweiller, Jean-Pierre-Ernest, capitaine au 67^e régiment d'infanterie. Capitaine en retraite de l'armée active. A fait preuve en toutes circonstances de dévouement et de courage. A été glorieusement tué, le 26 septembre, à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'assaut d'une tranchée. »

LE PEINTRE ROBERT DELÉTANG

Le beau portrait, si vivant et si plein d'expression, que nous avons publié, la

semaine dernière, et qui représentait le général Pellé, major général de l'armée, était l'œuvre du peintre bien connu et justement réputé, Robert Delétang, et non Delestang comme une erreur de typographie nous l'a fait dire.

THÉATRES

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL. — *Le Poilu*, comédie-opérette en 2 actes de MM. Hennequin et P. Veber ; musique de M. M. Jacquet. *Hortense a dit* : « j'm'en fous... », pièce en un acte de M. G. Feydeau.

Mme Suzanne, a un filleul aux armées, les deux jeunes gens se sont écrit ; leurs lettres sont devenues plus longues et plus intimes, si bien que chacun s'est fait une image de l'autre. Robert, ayant une permission, vient rendre visite à sa marraine : marraine et filleul sont charmants, et comme ils sont du même monde, la grand'mère les marie.

Le mariage a été célébré par procuration et Robert, est installé dans un village voisin d'Amiens, avec son jeune colonel. Défense expresse, aux officiers, de faire venir leurs femmes. Aussi ne tardons-nous pas à voir arriver Suzanne, déguisée en paysanne. Le colonel l'aperçoit et, la trouvant gentille, lui propose de la marier avec son ordonnance ; puis, il la regarde mieux et offre de l'épouser. Enfin, il découvre la vérité, et, pardonne galamment aux deux jeunes époux.

Ce badinage, un peu menu, rappelle les anciennes comédies-vaudevilles, et, comme elles, recourt à la tendresse, à la sensibilité. A des couplets écrits sur des airs connus, les auteurs ont eu la bonne inspiration de préférer une partition nouvelle, ils ont ainsi donné à leur pièce plus d'importance et d'autant plus heureusement que la musique de M. Jacquet est charmante, soulignant bien les paroles, s'accordant avec les situations, sans ja-

mais s'attribuer une importance excessive, en un mot, complétant dignement ce joli petit ouvrage, auquel le public s'est beaucoup plu.

En tête d'une interprétation excellente se placent M. Defreyn, dont le succès de comédien dans la *Belle Aventure* date d'hier, et qui chante comme aux beaux temps des Variétés et de l'Apollon, Mme J. Printemps, malicieuse et fine, dont la voix est charmante, et M. Raimu, autoritaire et bon, comme il convient à un colonel d'aujourd'hui.

La pièce de M. Feydeau appartient à la série des solides pièces en un acte, dont il s'est fait une sorte de spécialité triomphale. Elle met en scène un ménage dont le mari un dentiste, est de caractère

faible, ce qui encourage sa femme à être coléreuse.

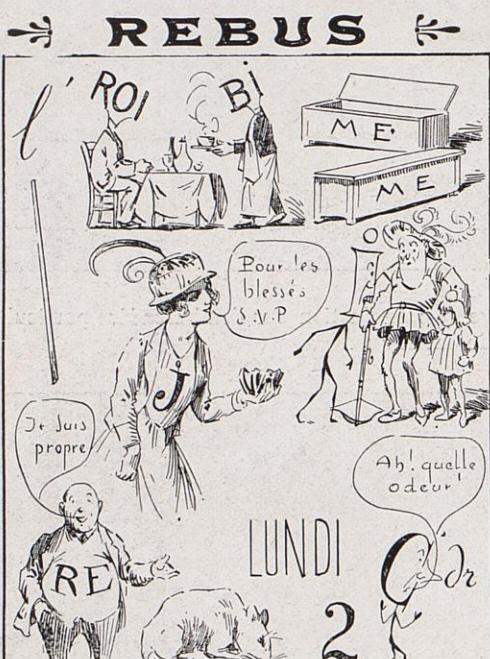
Hortense, la femme de chambre a, ainsi que le titre l'indique, manqué de respect à Madame, qui vient demander à Monsieur le renvoi de la coupable. De la dispute entre les deux femmes naît une terrible discussion conjugale, qui gagne tous les domestiques et bientôt, l'on ne respecte même plus le cabinet professionnel où les clients défilent.

Mme Cassive et Cheirel, M. Gémier se livrent avec entrain à ces querelles, au milieu des instruments redoutables et encombrants dont la direction ne montre pas de vaines copies, mais des échantillons exacts.

Marcel FOURNIER.



Le départ de la classe 17, à la gare Montparnasse.



NOS CONCOURS

CONCOURS DES ŒDIPES-SPHINX (suite).

CHARADE

proposée par *Patientine* et dédiée à Mme Lisette Cochard Mon un, vil animal, aime à se tortiller. Vous dire mon second sera bien familier. Mais en vous l'indulgence au tout sait s'allier.

QUATRIÈME CONCOURS DE JANVIER

ENIGME ET PROBLÈME CRYPTOGRAPHIQUE
6zvd7n ko zo wuvd dan laen ia du7n bznnae lz t7a
Ia ge7mma 6uon man iuoen qulla 7vn7jva d 8uvvaoe
Noe lz 6zgma do jezd bewu7n ia no7n naet7a
Ia no7n 8a4 m ab77a ia no7n 8a4 ma 6z7mmaoe.

SOLUTION DU RÉBUS DU 8 JANVIER

Il est certain que mil neuf cent seize figurera dans notre Histoire nationale sous le glorieux nom d' « année de la victoire ».

I laid serre thym que mille neuf sent — seize — figure — rat dans NOTRE hisse toit — REN assis haut — n' halle sous LEG — Laure — yeux — nom d'âne — é — 2 lave ICT — hoir.

Réponses requises :

L'Œdipe du Mans ; Le Pétrot de Nini et de Kiki ; Bobby ; Le Riche Apéritif du Café de Paris, à Valence ; Philomène Chauville, Café Noblet, à Louhous ; Un Infirmier de la 9^e ; H. Thourlet, Epinay-sur-Orge ; L'Antibache du Café de

Valence, à Valence ; Terminus, à Castelmoron (à quelques mots près) ; Un Targuet de Marvèjols ; Le Vitté, à Montreux ; L. Savy, à Marseille ; Café de la Place d'Armes, Roanne (1 mot différent) ; Leydet, Bal Idéal (3 mots manquants, les années au pluriel... voilà, je pense, une précision qui vous satisfera) ; Café de Paris, à Tours.

SOLUTION DU 2^e CONCOURS DE JANVIER

MOT EN ÉCHELLE

(Max. 6).

AMOUR

N H

T U

ANNAM

G A

O T

NOEMI

I S

S M

MARIE

E S

Réponses requises :

Bobby (6) ; Breizadez (5 ... pourquoi renverser ...) ; Café de Paris, Tours (6 ... votre correction est exacte ; votre première idée « mythe » m'inquiète) ; Serais-je si peu clair dans mes définitions ... ; Café de la Place d'Armes, Roanne (6) ; Terminus, à Castelmoron (6) ; L. Philibert, à Millery (6) ; Un Infirmier de la 9^e (6).

Solutions requises tardivement pour la charade fantaisiste proposée par A. Pons (laquelle compte pour le concours des Œdipes-Sphinx).

Marius, Hôtel du Commerce, Chambéry ; le Sphinx aux armées ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Nauticus (non... le nuage n'arrive pas de la même manière... et je sais bien que l'âge attend Lisette mais... permettez-moi de vous faire remarquer qu'il n'est pas très aimable de le lui faire remarquer : les femmes sont susceptibles !... et d'ailleurs, croyez-vous que la nue soit si jeune ? J'admets qu'en certains cas elle est radieuse, mais... gazon... gazon... gazon...) ; Paul Descoutures.

Réponses requises tardivement pour le 1^{er} concours de janvier.

L'Œdipe du Mans (max.) ; Breizadez (max.) ; Un Rural (max. — Votre « exposé » est fort joli, mais j'ai si peu de place que je ne puis donner de choses rétrospectives. Excusez-moi...) ; Café de Paris, à Tours (max.) ; Boiss à Beaumes de Venise (max.) ; L. Philibert, Millery (max.) ; Didy (max. — Enchanté de vous voir revenir...) ; Nauticus (max.) ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx (max.) ; Paul Descoutures (max.) ; Café de la Place d'Armes, à Roanne (max.) ; Gaston, Simone et Marthou (max.).

PRIX DE NOVEMBRE

1^{er} prix : Bobby (un portrait en couleur d'un militaire, d'après photo fournie par l'intéressé. Délai d'un mois après réception de la photo).

2^{er} prix : Comtesse de Mormoileuil (1 flacon parfum Luctis, marque Mignot-Boucher).

3^{er} prix : Breizadez (1 volume collection *Monde Illustré*).

PRIX DE DÉCEMBRE

1^{er} prix : L'Œdipe du Mans (deux volumes collection *Monde Illustré*).

2^{er} prix : Paul Descoutures, 47^e territorial (1 flacon parfum Luctis, marque Mignot-Boucher).

3^{er} prix : Une évacuée à Saint-Denis (un volume collection *Monde Illustré*).

SOLUTION DE LA CURIOSITÉ HISTORIQUE

MI,XVI = 1066 = Bataille de Hastings (Guillaume le Conquérant débarque en Angleterre).

DCCC = 800 = Couronnement de Charlemagne empereur d'Occident.

MDCCLCXI = 1811 = Naissance du roi de Rome. (L, C = C).

MDCXLIV = 1745 = Bataille de Fontenoy, reste IX. Bobby a fourni une solution très bonne, mais différente. Les deux premières dates sont les mêmes. Puis.

MDCL(LC)XI = 1661 = Mort de Mazarin.

Supprimé.

MDCXLIV = 1745 = Bataille de Fontenoy.

Le Pétrot de Nini et de Kiki, ayant trouvé parfaitement les deux premières dates, n'a pas eu la patience de continuer.

Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ont reconstitué 1661 la mort de Mazarin ; -- 1908, l'Exposition de Paris ; 111, la fin de l'ère romaine ; -- et 1815, Waterloo.

Le Sphinx de Manouba aux armées a donné les quatre dates de notre solution.

Nauticus. — Quelqu'un m'a parlé de vous, ces jours derniers : précisément à cause de ce numéro que vous avez dû recevoir et dont les bons m'ont été remis... J'ai de plus en plus la conviction que vous étiez fait pour vous entendre avec notre charmante amie, Mme Lisette Cochard. — Évidemment c'est une coquille, il fallait lire : *Preux Cuirassé*.

A. Pous, vins fins, à Tuchan, Aude. — Mon excellent ami A. B. vous a remercié de la part de A. C. (c'est moi, A. C.) Je réitère bien cordialement. — Votre « aérolithe » était passé avant l'ouverture du concours de Nœl, mais comme il n'a paru que le premier janvier, nous le comprenons dans la série. Que tous les œdipes veuillent en tenir compte.

Café Gouzes, à Laurens. — Désolé, mais... nous l'avons déjà donné !... Ce n'était pas un inédit.

Un Rural. — Effectivement, je n'avais point songé que l'anagramme d'asperge, fut Epargnes... Mes félicitations !... — Je ne puis vous donner le renseignement que vous demandez : j'ai écrit à la personne en question pour solliciter son autorisation, ainsi que la courtoise m'y obligeait — et je n'ai pu l'obtenir... Merci pour vos vœux, et, de tout cœur, je vous les réciproque. Votre métogramme et votre rébus sont exacts.

Simone, Toulouse. — Oui.

Un Infirmier de la 9^e. — L'Œdipe du Mans me charge de vous remercier « sans façons » pour votre « cédille ».

Fraucoulon. — Vous avez raison tout à fait, en principe. Mais en pratique un peu moins. Comment la « curiosité historique » vous a-t-elle laissé froid ? Merci de votre extrême amabilité.

Le Sphinx de Manouba dédie à *Lignères* cette charade : Mon un avec mon deux mange mon tout.

chien dent chiedent.

Nauticus dédie à M. Armand Pous de Tuchan, une charade fantaisiste, en réponse. Le manque de place me fait retarder sa publication, mais cela viendra.

A tous nos devins. — Reçu encore cette semaine de nombreuses réponses pour Nœl. Je les admets... exceptionnellement... parce que c'est un concours... exceptionnel. Mais il m'est impossible de prolonger les délais ordinaires de nos concours. Voilà donc réculée de huit jours toute publication concernant Nœl. Mais, par contre, les prix de novembre et de décembre sont indiqués. Prenez donc patience, amis lecteurs !

Alec CENDRE.